6

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

RAPPORT

De l'Académie royale des Beaux-Arts sur les ouvrages envoyés par MM. les Pensionnaires du Roi à l'Académie royale de France à Rome.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

MESSIEURS,

L'ACADÉMIE met au nombre de ses devoirs les plus chers et de ses travaux les plus utiles, de surveiller dans la direction de leurs études ceux qui, après avoir obtenu la pension du roi à Rome, livrés désormais à eux-mêmes dans des travaux indépendants, doivent justifier chaque année, par leurs progrès, de l'emploi qu'ils font des faveurs du gouvernement.

Ce n'est pas sans raison que, dans cette solennité, où se décernent les couronnes aux nouveaux athlètes sortis vainqueurs du concours des écoles, elle se plaît à faire reparaître ceux qui les ont précédemment remportées. C'est en quelque sorte un nouveau concours d'émulation réciproque, qui montre aux uns les rivaux qu'ils auront à égaler, rappelle aux autres l'obligation de ne pas se laisser devancer, et annonce à tous qu'ils sont toujours sous les yeux de leurs juges.

Cette surveillance, sévère à-la-fois et paternelle, n'a rien dont la liberté que le génie réclame puisse s'effrayer. La critique qu'exerce l'académie n'a ni la rigueur souvent minutieuse de

celle des écoles, ni l'incertitude trop souvent trompeuse de l'opinion publique. La critique de l'académie est la voix d'un ami, le langage d'un conseil éclairé, sans passion comme sans intérêt; et à quel-âge de la vie n'a-t-on pas besoin de semblables conseils? Mais c'est sur-tout dans le cours des études à l'académie de Rome, qu'ils sont nécessaires. C'est à ce point où le talent jouit encore de cette flexibilité qui se prête au changement, et où les meilleures qualités peuvent prendre une direction vicieuse, qu'un franc et salutaire avis peut décider pour toujours de la vocation dans le bien, ou ramener dans de meilleures voies l'artiste que trop de confiance en lui-même pourrait égarer.

L'envoi des ouvrages de MM. les pensionnaires de l'académie de Rome, peu considérable cette année, parce qu'il promet un double envoi pour l'année prochaine, nous offre l'occasion d'appliquer à quelques-uns une partie de ces considérations.

L'académie a vu avec un vif intérêt que M. Allaux a fait depuis l'an passé des progrès remarquables. Il fut, sur sa figure de fleuve, loué et critiqué à-peu-près également. Cette année, la part de l'éloge s'est accrue et l'emporte de beaucoup sur celle de la critique. Disons aussi que l'ouvrage est d'une bien plus grande importance. C'est un groupe de Thésée colossal combattant le centaure. La composition a quelque chose de nouveau et d'original. Le héros, monté sur la partie du monstre qui est celle d'un cheval, s'est assuré de la victoire, que la fuite de son ennemi ne saurait lui dérober. Il n'a plus à combattre que l'autre moitié; et tout, dans l'action, présage la défaite de son rival.

Peut-être eût-il été à desirer que, pour éviter l'idée d'enlèvement, qui semble résulter de sa position, le héros eût été moins à cheval sur le centaure; que, placé plus en arrière, il y eût eu plus de distance entre les deux corps, ce qui eût don-

né des développements plus heureux aux bras, plus de clarté à l'action, plus de variété aux mouvements.

Du reste, toutes les parties qui constituent l'art marchent dans cet ouvrage d'un pas à-peu-près égal; sauf quelques embarras d'attitudes, la composition est satisfaisante, la couleur est bonne, le dessin est correct, l'exécution est à-la-fois ferme et facile, la vérité et le choix dans les formes se trouvent dans un juste milieu, et l'aspect général satisfait à-la-fois la raison et les yeux.

Le tableau d'Ulysse reconnu par son chien est le premier ouvrage de M. *Hesse* à Rome; et, s'il ne nous donne pas encore la mesure de ce que l'artiste pourra faire, il nous donne déja de bonnes garanties de son zèle. Il faut regarder son Ulysse comme une de ces figures que l'auteur destine, sous un titre d'emprunt, à montrer le besoin qu'il a d'ennoblir une étude d'après nature, et d'en agrandir le caractère et les formes. De là peut-être cette prétention à une simplicité de pose, à une certaine uniformité de lignes, et à une sorte de roideur, genre d'excès où le manque d'expérience fait tomber ceux qui veulent éviter ce qu'on appelle *la manière*. Ce peu de mots suffira pour faire comprendre à l'auteur que l'antique, sur lequel il a voulu se régler, ne manque jamais de variété dans l'unité d'action, ni de justes oppositions dans les attitudes les plus simples. Un peu trop de monotonie dans la couleur contribue encore à donner au tableau un aspect pesant et triste. La jeunesse de l'artiste peut déja lui servir d'excuse; mais pourquoi ne dirions-nous pas que cette tâche annuelle, commandée par le devoir, a été commencée sous les plus tristes auspices? Absorbé par le chagrin d'avoir perdu dans une même semaine, son père et sa mère, M. *Hesse* ne chercha de consolation que dans son art; un sentiment pénible n'a-t-il pas dû influer sur ses facultés, et répandre une sorte de nuage sombre sur son imagination?

Un tableau de M. Coigniet, qui représente une jeune chasseresse, aurait mérité tous les suffrages de l'académie, si cette charmante composition ne semblait être sous l'influence d'un ciel un peu trop privé de soleil. Elle aurait pu supporter toute espèce de lumière et de clarté : plus on la regarde, plus on y découvre de qualités et de mérites qui la recommandent. Grace et sentiment dans la pensée, exécution facile et spirituelle, dessin vrai, agréable et fin; tout a de l'intérêt. Pourquoi un parti d'ombre un peu trop ressenti prive-t-il de son effet le caractère charmant de la tête, et laisse-t-il le spectateur dans le doute du plaisir qu'il éprouve? On ne saurait quitter ce tableau sans y relever le mérite accessoire du paysage et de la manière dont il est touché.

Nous avons cette année, de M. Michalon, un grand paysage composé dans le genre historique. Le sujet est Œdipe à Colonne, se refugiant près du temple des Euménides. Il y avait dans ce sujet un beau motif d'histoire et de paysage. C'est Athènes qui doit servir de fond. C'est le temple des Euménides et son bois sacré qui feront le devant du tableau. Œdipe et Antigone seront les figures principales; et d'autres personnages établiront une liaison entre elles et les citoyens d'Athènes. Serait-il possible que la double scène qui se peint à l'imagination dans ce sujet, et que le théâtre sait rendre par ses changements de décorations, eût induit l'artiste en erreur sur ce mérite d'unité, si nécessaire dans tous les arts, mais principalement en peinture? On serait porté à le croire en voyant avec quelle égalité il a partagé son tableau en deux, sous le rapport de la composition et de l'effet. Toutefois M. Michalon a fait preuve dans cet ouvrage, comme dans les précédents, d'une exécution très-facile. Il lui faut désormais apprendre à se rendre difficile sur sa facilité; l'étude attentive de la nature lui donnera cette dernière leçon. Il a déja trop bien réalisé les espérances qu'on a conçues de son

Digitized by Google

talent, pour qu'on puisse douter qu'il doive les remplir entièrement.

Une jolie statue en marbre de grandeur naturelle, par M. Ramey fils, est tout ce qui nous est parvenu de sculpture pour cette année. Cette figure représente l'Innocence; et tout dans ce morceau est d'accord avec son nom, jusqu'à la manière aimable, naïve, mais un peu timide, dont le marbre est traité. La pose et l'attitude expriment bien l'idée du sujet. Il y a de la souplesse dans le mouvement, un joli choix de nature, des détails vrais, où l'on desirerait un peu plus de cette décision que la pratique et l'expérience ne manqueront pas d'enseigner à ce jeune artiste. Un premier ouvrage en marbre est comme un début dans lequel on doit tenir compte des espérances, sur-tout quand on a donné d'aussi bonnes garanties. M. Ramey a mis dans la main gauche de son Innocence un serpent qui vient de recevoir le coup mortel; il suppose que, dans sa simplicité, la jeune fille donne des regrets à la mort du reptile. Une observation bonne à faire à tous ceux qui traitent des figures allégoriques, est qu'il faut s'en tenir, autant qu'il est possible, aux symboles déja connus; qu'il est dangereux d'en créer de nouveaux, et sur-tout de leur donner une nouvelle signification : on court par-là le risque de présenter au spectateur des énigmes à deviner, au lieu du signe convenu qui expliquerait clairement le sujet de la figure.

Parmi les pensionnaires compositeurs récemment arrivés d'Italie, l'académie a le plaisir d'en citer déja plus d'un que les suffrages du public ont encouragés, et qui se préparent à obtenir de lui ce prix de leurs longues études. Les compositions que M. Batton vient de nous envoyer lui donnent de nouvelles espérances pour la scène lyrique, où ce jeune compositeur a déja eu l'avantage de préluder à de plus grands succès. Le tribut de ses études à Rome consiste en deux scènes détachées d'un opéra italien intitulé *Amphitrione*, et un acte d'opéra français qui a pour titre *Velleda*.

Dans sa composition sur des paroles italiennes, M. Battou est excusable de n'avoir pas encore bien saisi l'accent et la valeur des mots, et ces convenances qui tiennent aux finesses mêmes de l'idiôme ; et qu'un long usage peut seul révéler. De trop longues ritournelles, trop de répétitions des mêmes paroles, nuisent ainsi à l'effet de quelques idées musicales, élégantes d'ailleurs, et qu'on est fâché de ne pas trouver mieux encadrées. Mais M. Batton a pris sa revanche dans son opéra français. Il y a des idées musicales bien conçues, et la mélodie chantante y domine. Quelques taches de composition, qu'on peut faire aisément disparaître, nous donneront lieu de lui recommander cette correction qui est le caractère des bonnes études ; qui, seule, ne fait pas sans doute les chefs-d'œuvre, mais sans laquelle les chefs-d'œuvre ne se sont jamais montrés.

L'académie, par des raisons qui, loin d'accuser les pensionnaires architectes d'inexactitude ou de négligence, feraient plutôt l'éloge de leur zèle, a cru devoir remettre à l'année prochaine le compte qu'elle se plaira à rendre de leurs travaux. Elle n'aurait pu, quant à présent, en donner qu'une idée incomplète.

Nous ne retarderons donc pas davantage le moment attendu avec impatience par les concurrents qui nous écoutent ; ce moment où leurs noms, enfin proclamés, vont être inscrits au nombre de ceux sur qui l'école française doit fonder de nouvelles espérances.

Oui, jeunes artistes, vos maîtres ont autant d'empressement à vous décerner ces couronnes, que vous en avez eu à les obtenir. Vos triomphes sont aussi les leurs ; vos joies font leurs plaisirs, et ils ont une part dans vos récompenses. A la veille de vous séparer d'eux, entendez encore leur voix. Considérez ces couronnes qui brillent à vos yeux, moins comme le prix de vos succès, que comme un gage des succès nouveaux auxquels vous êtes appelés. Songez que, dans la nouvelle carrière où vous entrez, de plus grandes difficultés vous attendent ; que plus vous avan-

Digitized by Google